

des fonctionnaires n'ayant que quelques mois d'expérience après leur initiation à «l'Université de l'Édifice de l'Est» devaient à l'occasion donner des recommandations de politique sur des sujets qu'ils connaissaient à peine et leurs supérieurs, encore moins. Un fonctionnaire de l'époque décrivait ainsi dans son journal ses tâches de la matinée au ministère des Affaires extérieures :

All morning a stream of interesting and informative telegrams and despatches from missions abroad comes pouring across my desk. I am tempted to read them all and to try to understand what is really happening, but if I do that I have not time to draft answers to the most immediate telegrams and despatches crying out for instructions. I must skim through everything with my mind concentrated on immediate practical implications. If I try to be objective and to comprehend all the issues I am lost. I draft telegrams and speeches under pressure, short-term considerations uppermost—'Will the Prime Minister sign this?'—'Are we not too short of personnel to be represented at this or that international meeting?' This is the way policy is made on a hand-to-mouth basis out of an overworked official by a tired politician with only half his mind on the subject.⁵

A l'échelon supérieur, des montagnes de mémorandums et de télégrammes s'empilaient sur le bureau du sous-secrétaire d'État pendant des semaines, et l'on ne traitait que les plus urgents tous les jours. Aux termes d'une longue tradition de franchise au sommet, les problèmes d'importance immédiate étaient réglés verbalement. La paperasse était trop souvent ennuyeuse et superflue. M. Robertson mettait rarement ses opinions sur papier étant donné qu'il pouvait régulièrement consulter le Premier ministre et qu'il ne quittait Ottawa habituellement qu'en sa présence. Au grand bonheur de l'historien, M. Pearson ne faisait ni l'un ni l'autre, d'où l'amélioration des dossiers. Cependant, il a rarement estimé nécessaire la rédaction de mémorandums raisonnés, semblables à ceux de M. Skelton, pour faire valoir ses opinions. Les mémorandums avaient normalement pour but d'indiquer les aspects techniques d'une politique, l'exposé des motifs étant communiqué verbalement. Vu le genre d'expansion du Ministère et l'intimité et l'entière compréhension qui caractérisaient les relations entre MM. Robertson, Pearson et Wrong, il n'est pas surprenant qu'aucun d'entre eux n'ait jamais pensé à faire une lettre officielle de directives pour son successeur. Comme l'a dit M. Wrong lors d'une conférence de presse, le 26 septembre 1946: "We follow a fairly consistent pattern at the various conferences we attend, but I don't see what is to be gained by attempting to reduce the matter to a simple code." Les hauts fonctionnaires se préoccupaient de l'histoire qu'ils faisaient, mais non des archives nécessaires aux historiens. La personne plutôt que le dossier constituait la principale source de renseignement. Ainsi, les manques dans les dossiers étaient moins fâcheux pour le fonctionnaire de l'époque qu'ils le sont maintenant pour l'historien.

Le fait que la plus grande partie de l'activité diplomatique du Canada était désormais consacrée aux conférences internationales a eu des consé-

⁵ Article de journal du 7 septembre 1945 dans Charles Ritchie, *The Siren Years—A Canadian Diplomat Abroad, 1937-1945*. (Toronto: Macmillan, 1974), p. 208.